

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 14

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194885>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

besoin de domestiques. Vous ajoutez qu'Eve n'en avait pas. Savez-vous pourquoi? C'est que son ami Adam n'arrivait jamais vers elle avec des bas troués pour qu'elle les raccommoât, ou avec une chemise à laquelle il manquait des boutons, ou avec une paire de gants déchirés. Il ne pataugeait pas dans la boue en fumant des cigarettes et ne rentrait pas avec des bottes à décrotter. Il ne lisait pas son journal en bâillant et en demandant toujours si l'on ne va pas bientôt souper. Il faisait le feu, arrachait les pommes de terre, les pelait, en un mot, il faisait son devoir. Il se contentait d'un seul plat, et ne grognait pas s'il était brûlé.

Il n'avait pas toujours besoin d'une serviette propre; il se contentait d'une feuille de palmier pour s'essuyer la bouche. Il n'amenait jamais une demi-douzaine d'amis à dîner sans avertir sa femme. Il ne courait pas les cafés, tandis qu'Eve restait à la maison et berçait le petit Caïn. Il ne croyait pas, lui, que sa femme fût uniquement créée pour le servir et il secourait Eve autant que possible. — Voilà pourquoi Eve n'avait pas de domestique. »

Lausanne, le 1^{er} avril 1895.

Mon cher Monsieur,

Vous qui aimez les choses gaies, en voici une qui me revient et qui me fut jadis contée par mon excellent ami, feu le docteur C.

Un jour de consultation, alors qu'il était médecin à Lausanne, M. C... voit arriver une bonne vieille paysanne qui marchait avec peine et qui, en s'asseyant, se met à pleurer à chaudes larmes.

M. C..., très surpris, lui dit :

— Mais qu'avez-vous donc, ma brave femme ?

— Mon Dieu, monsieur, je n'en sais rien, ça me brûle partout, je crois que j'ai les boyaux cuits !

— Alors, Madame, c'est des tripes à la mode de Caen !

— Ça se pourrait bien, monsieur !

Et la bonne vieille se remet à pleurer de plus belle, pensant que ce diagnostic folichon lui annonce une maladie au moins incurable.

Bien à vous,

B.

Substitution.

Un ouvrier menuisier, connaissant fort bien son métier, travaillait depuis trois semaines à peine chez son patron, qu'il lui prenait fantaisie de courir le monde et d'aller s'embaucher ailleurs. Il avait la maladie du changement; aussi n'avait-il jamais pu réaliser la moindre économie. C'était au point qu'au moment de quitter son maître il

ne possédait qu'une méchante paire de chaussures dont l'empeigne était lacérée en plusieurs endroits, et dont la semelle infidèle tendait chaque jour à se séparer du reste.

Ce jour-là, le premier levé dans la maison, et prêt au départ, il constata d'un œil inquiet l'état piteux de ses souliers. Puis, se déchaussant bientôt, sous l'influence d'une mauvaise détermination, il se glissa dans l'appartement du patron, s'empara des meilleurs souliers qu'il pût trouver et mit les siens à la place. Mais pour agir correctement et éviter à son maître d'inutiles recherches, il ajouta ce petit billet écrit au crayon :

Les bons s'en vont, les mauvais restent.

Le petit lever de l'Empereur.

Voici un fort intéressant tableau du petit lever de l'Empereur que nous empruntons à un ouvrage que M. Arthur Lévy a publié récemment sur *Napoléon intime* et dont le succès a été retentissant :

« Comme l'ordonnance d'un officier, Constant, son valet de chambre, entra le matin, vers sept heures, dans la chambre de l'Empereur. Là, régnait le plus beau désordre attestant que, la veille, l'étiquette solennelle du « coucher des rois » avait été quelque peu négligée. Chaque partie de son habillement était jetée à tort et à travers : son habit par terre, son grand cordon sur le tapis, son chapeau au loin sur un meuble, et ainsi de tous ses vêtements. Ses premières questions portaient invariablement sur l'heure qu'il pouvait être et le temps qu'il faisait. Le seul luxe que se permit l'Empereur, à son lever, était d'avoir du feu dans son cabinet de toilette, même en plein été. Il aimait la chaleur jusqu'à prendre son bain « à une température si élevée, dit Bourrienne, qu'une atmosphère de vapeur épaisse envahissait la chambre et forçait d'ouvrir toutes les portes ». Sorti du bain, il se faisait frictionner à l'eau de Cologne.

» Pendant cette opération s'engageaient, entre Napoléon et son valet de chambre, les conversations les plus libres. Sa Majesté, rapporte Constant, me questionnait sur ce que j'avais fait la veille. Elle me demandait si j'avais dîné en ville et avec qui, si l'on m'avait bien reçu, ce que nous avions à dîner. Souvent aussi, elle voulait savoir ce que coûtait telle ou telle partie de mon habillement; je le lui disais, et alors l'Empereur se récriait sur les prix.

» Ces entretiens du matin étaient parfois interrompus par l'arrivée du premier médecin de la cour. « Vous voilà, grand charlatan ! s'écriait l'Empereur. Avez-vous déjà tué beaucoup de monde aujourd'hui ? » Le docteur Corvisart n'était nullement troublé et répondait sur un ton analogue.

» Vêtu d'un pantalon et d'une robe de chambre de molleton blanc, coiffé du madras dont il se couvrait la tête pour la nuit, l'Empereur se rasait lui-même devant une glace que tenait son valet de chambre, puis endossait le costume qu'il conservait toute la journée. On lui présentait sa tabatière en écaille qu'il avait presque toujours à la main, et Napoléon passait dans son cabinet de travail où l'attendaient ses secrétaires.

Boutades.

Petite scène authentique de la vie d'une maîtresse de maison à Paris.

Une dame a pour servante une Luxembourgeoise ou Belge, peu importe la nationalité, mais enfin une bonne grosse bonne fille qui fait ce qu'elle peut, mais qui, entre autres défauts, a celui d'être brouillée avec le sexe des mots et d'attribuer volontiers le masculin au féminin et *vice versa*.

La dame qui a du monde à dîner ce soir-là, a chapitré sa domestique. On a commandé chez le pâtissier, pour corser le menu, un vol-au-vent, un pâté quelconque par lequel doit commencer le repas.

— Dès que le pâté sera arrivé, vous me préviendrez... n'est-ce pas, Justine ?

En attendant de passer dans la salle à manger, on cause dans le petit salon. Les invités sont au complet, et leur aimable amphytrionne s'efforce de leur faire prendre patience par une de ces causeries bien nourries avec lesquelles la veuve Scarron remplaçait jadis le rôti.

Tout à coup la porte s'ouvre à deux battants, la servante apparaît et, d'une voix retentissante, prononce ces paroles mémorables :

— Madame, la *pâtée* est sur la table !
Tête des invités !

Le syndic d'un de nos villages causait un jour sur la place publique, en compagnie de plusieurs personnes, lorsqu'il vit venir de leur côté le cordonnier de l'endroit, qui avait la réputation de mentir avec une étonnante facilité.

— Voici le cordonnier, fit le syndic, voulez-vous parier que la première parole qu'il nous dira est un mensonge. Vous allez entendre :

— Eh bien, qu'est-ce que tu dis de bon, Sami ? demande-t-il au cordonnier.

— Je dis que vous êtes un bien brave homme, monsieur le syndic.

On voit d'ici la mine de ce dernier.

THÉÂTRE. — Samedi 6 avril à 8 h. du soir, à PRIX RÉDUIT,

Le Voyage de Suzette.

La Compagnie du Lausanne-Echallens-Bercher a organisé un *train spécial de retour* qui partira de Lausanne quarante-cinq minutes après la représentation, soit à MINUIT 30 MINUTES, en desservant toutes les stations. (Nuit du samedi 6 au dimanche 7 avril 1895).

Samedi et dimanche, matinées.

Le départ du bateau sur Evian a lieu 40 minutes après la fin des matinées, soit à 6 h. 10.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET

rue Pépinet, Lausanne

Grand choix de cartes illustrées, pour Pâques. — Psautiers.

LAUSANNE — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD